

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 17

Artikel: Djan Misère et la Moo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

serait un puissant stimulant pour les classes supérieures. Quant aux petits anges qui en sont encore à anonner *rosa* la rose, on continuerait avec eux le système des prix. Ce serait une consolation pour M. Jules Verne et son éditeur Hetzel, auxquels nos jeunes élèves font depuis trop longtemps des rentes... avec l'argent des contribuables vaudois !

★

Angoisses d'Avril.

La température douteuse de ce mois, les pluies froides, la neige, que les chaudes journées de Mars avaient fait disparaître, blanchissant de nouveau tous les sommets, ont été jusqu'ici, pour le vigneron et l'agriculteur, le sujet de constantes appréhensions. On savait qu'une nuit claire et froide, après les ondées du jour, pouvait anéantir en quelques heures les fleurs des arbres et surtout les jeunes et tendres bourgeons qui se sont montrés si prématurément sur les ceps de nos coteaux. Aujourd'hui encore, le thermomètre est sans cesse consulté et il ne se passe pas de nuit où de nombreux vigneron ne sautent à bas du lit et n'entrouvrent leur fenêtre pour jeter un coup d'œil sur cet instrument.

De telles craintes sont bien naturelles, si l'on songe qu'un abaissement notable de la température peut, en ce moment-ci, enlever au pays des millions, et jeter dans les affaires une perturbation irréparable.

On ne peut être tranquille avant le 20 mai, nous disent les gens d'expérience; jusques-là, un retour de froid peut encore nous atteindre.

Sans vouloir revenir en détail sur tout ce qui a été dit sur la *lune rousse*, qui commence en avril et finit en mai, et sur l'influence qu'un préjugé populaire lui attribue, nous rappellerons seulement que la lune n'exerce aucune action sur les plantes, puisque le phénomène destructeur peut se produire aussi bien quand l'astre est au-dessous de l'horizon que lorsqu'il est au-dessus. Le froid est causé par le rayonnement, c'est-à-dire par la déperdition de la chaleur terrestre pendant une nuit claire; on le constate facilement par le fait que les plantes au-dessus desquelles on met un écran horizontal, ne sont pas atteintes, celui-ci leur renvoyant la chaleur qui s'est échappée du sol. C'est le rôle que remplissent les nuages lorsque le ciel est couvert.

Si donc, pendant la lunaison connue sous le nom de lune rousse, la lune brille, évidemment la nuit est claire et facilite par conséquent le refroidissement de la surface de la terre. De là l'idée absolument fautive qui attribue le mal à cet innocent satellite.

Ces faits constatés, on s'est demandé s'il ne serait pas possible d'établir quelque veilleur chargé d'annoncer aux vigneron l'abaissement de la température, comme le guet annonce les incendies. Eh bien, ce veilleur a été trouvé. Il se compose d'un mécanisme thermométrique formé d'un fil de fer tendu horizontalement entre des poteaux distants de 50 à 100 mètres. Chaque différence de 1 degré centigrade cause un allongement ou un raccourcissement de 0.0012 de ce fil, enroulé sur une poulie et terminé

par un contre-poids chargé de le tendre. Un index, fixé à la circonférence de la poulie, tourne avec elle quand le fil se raccourcit sous l'action du refroidissement.

Quand le froid devient menaçant, l'index fixé à la poulie ouvre un petit verrou qui retenait au cran d'arrêt une série d'inflamateurs composés d'une fiole de pétrole fermée par une amorce de fulminate. Sous l'impulsion donnée, le fulminate éclate, enflamme le pétrole, qui met le feu à des matières résineuses très fumantes produisant les nuages artificiels demandés, et les vigneron peuvent dormir sur les deux oreilles, sans redouter les mauvais tours de la prétendue lune rousse.

Cet ingénieux appareil, dû à M. B***, propriétaire-vigneron dans la Nièvre, a été mis à l'essai aux environs de Paris, à l'époque des gelées d'avril et dans les conditions requises pour vérifier son efficacité.

Les vignes où on l'a employé ont été protégées par le même temps de gelée qui a détruit d'autres plants dans le voisinage. L'inventeur affirme que les frais de revient et d'installation ne dépassent pas 42 francs par hectare.

Djan Misère et la Moo.

Tsacôn tint à la viâ dein stu pourro mondo. Qu'on sâi retso ào pourro, pleins dè créances ào dè dettès, benhirào ào qu'on aussè dâo guegnon, se la maladi arrevè, et se y'a dandzi d'allâ vairè craitrè lè salardès du per dézo, ma fâi on tsertse à sè rateni ài brantsès et on fâ tot po tâtsi dè sè conservâ onco cauquiè teimps pè chàotrè sein trào s'einquiettà coumeint àodront lè z'affèrès, kâ on amè onco mi lè mandats, lè protioreu, l'hépetau et tot lo bagadzo dè la pourrètâ què lo gardabit dè sapin.

Djan Misère viqueussâi solet dein 'na crouie petita capita qu'avâi on courti déveron et iò sè trovavè on pérâi que lâi baillivè on pou dè fruita. Mâ quand lo Djan s'ein vegne su l'âdzo, dâi crouio soudzets sè miron t à lâi maraudâ sè peres, et lo pourro diablo que n'étâi pequa prâo dégourdi po sè veilli cliiâo vaureins et po lâo traci après, dévessâi sè conteintâ dè vairè sè peres su l'abro sein pe jamé lè poâi agottâ.

A la fin, onno houna fya eut pedi dè cé pourro vilhio que crévavè dè fan la mâiti dâo teimps et que ne poivè pas pi sè nuri dè sè peres. Le vint on dévai lo né avoué sa badietta, et le baillâ on tsermo à cé pérâi, que du adon ti cliiâo que volliâvont montâ dessus n'ein poivont pas redecheindrè sein que caupon diéssè la priyire po douta lo tsermo, priyire que la fya appregne à Misère. Assebin lè maraudâo ne lâi revegniront pas après lâi avâi étâ prâi on iadzo, et Djan Misère pu ramassâ sè peres à mèsoura.

Cauquiè teimps ein après, lo vilhio Misère sè dut mettrè ào lhi, kâ l'étâi tant affauti et tant vilhio que lo momeint dè décampâ étâi quie et la Moo arrevâ on biò matin po lo preindrè.

— Tè vigno queri, mon pourro Misère, sè le lâi fâ; hardi! accrotse ton sa! Mâ coumeint te n'as pas z'u

tant dè bounheu su la terra, as-tou petètrè oquie que pouesso fèrè por tè dévânt dè modà ?

— Oï, se lài repond Misère. Voudrè tant medzi onco on pere dè mon pérâi. Prèta-mi vâi ta faulx po ein aveinta ion !

— Ma faulx n'est pas fète po déguelhi dâi peres, se dit la Moo ; ma se cein tè pào fèrè pliési l'ein àodri couilli ion.

— Eh bin, se tè plié !

Adon la Moo grimpè su l'âbro ; mâ quand le lài est, diabe lo pas que le put redècheindrè, po cein què lo pérâi étâi tsermâ, et tandi que le teimpétâvè et que le dzevattâvè per lé d'amont, Misère, tot càdiquo que l'étâi, sè tegnâi lo veintro dè la vairè coumeint 'na mayeintse dein 'na dzèba.

— Fâ mè dècheindrè dè pèce, se lài fe la Moo kâ n'è pas lizi dè châi restâ tant grand teimps.

— Vu bin, repond Misère, mâ à onna condechon !

— La quinna ?

— C'est què tè mè laissâi vivre.

— Eh bin, d'accoco, fâ-mè dècheindrè et ne revindri vers tè qu'à la fin dào mondo.

Dinsè de, dinsè fé ; Misère fe là priyire et la Moo sè put ramassâ dè perquie et s'ein allâ ; et l'est rappoo à cein que la *misère* est adé restaie dein lo mondo et que le lài vâo restâ tant qu'âo bet.

CHEZ MON FUTUR

VIII

Il allait sortir, lorsque par malheur il aperçut le vêtement laissé par sa femme sur le dos d'un fauteuil.

Il s'élança dessus, le saisit, et le tourna dans tous les sens.

— J'ai vu cela aujourd'hui sur les épaules de Christine, pensa-t-il.

Puis il se mit à réfléchir. C'était là un vêtement à la mode ; il y en avait peut-être deux mille pareils à Paris.

Ce vêtement prouvait cependant qu'il y avait là une femme, et le baron résolut de savoir qui elle était.

Tous les scrupules de bienséance du baron s'évanouirent. Il ne se préoccupa plus de n'être ni précédé ni suivi par un valet du vicomte. Il se disposa à fouiller le logis de fond en comble pour y découvrir la femme qui s'y trouvait.

Le baron, qui connaissait l'hôtel, se dirigea droit vers le cabinet de travail. Il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Le baron frissonna et pâlit. Qu'allait-il advenir ? Un duel avec le vicomte, une séparation éternelle avec Christine. D'une main fiévreuse il fit de nouveaux efforts. Il remarqua que la porte ne pouvait être fermée à clef, puisque la clef était de son côté. Mais le bouton de cristal ne bougeait pas. C'était Emmeline qui l'empêchait de tourner. A la fin, elle jugea sans doute qu'elle ne serait pas longtemps la plus forte. Cédant à une pression vigoureuse, elle ouvrit, se présenta bravement et referma la porte derrière elle, le baron ne l'avait jamais vue. Il recula tout surpris, un peu intimidé, et la salua à plusieurs reprises.

— Monsieur de Boisricheux ?

— Il est absent, répondit Emmeline.

— Absent de Paris, madame ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette...

Et le baron cherchant une carte dans sa poche ajouta :

— J'ai mille excuses à vous adresser, madame. Je vous ai dérangée, je suis entré ici... Mais vainement

ai-je cherché un domestique pour m'annoncer. Ma faute n'en est pas moins réelle, je le sais. J'espère cependant que vous aurez l'indulgence...

Emmeline tendit la main pour recevoir la carte. Elle la prit, y jeta les yeux comme par déférence, et dit :

— Votre carte sera remise à M. de Boisricheux, monsieur le baron.

Et elle salua légèrement comme pour le congédier.

Mais le baron ébaucha son plus gracieux sourire.

— Mon Dieu, madame, reprit-il, est-ce que j'aurais l'honneur de parler à ?... Je suis depuis trois jours seulement à Paris, et, vous le savez peut-être, quand on quitte Paris, ne fût-ce que pendant une semaine, on est au retour arriéré et ignorant comme après une absence de vingt années. Les événements y marchent si vite ! Est-ce que j'aurais l'honneur de parler à madame la vicomtesse de Boisricheux ? Dans ce cas, je me féliciterais bien vivement, malgré l'irrégularité de ma présentation...

— Non, interrompit sèchement Emmeline. Non, non, je ne suis pas la vicomtesse de Boisricheux.

Le baron se mordit les lèvres.

— Je ne commettrai donc que des maladresses aujourd'hui, pensa-t-il.

Puis, cherchant à se justifier :

— Pardonnez-moi, madame, ajouta-t-il. J'avais supposé, en vous voyant chez le vicomte... Le vicomte, d'ailleurs, ne saurait mieux choisir... Et ce mantelet aussi, que vous avez quitté, m'avait fait croire...

— Ce vêtement n'est pas à moi, répondit machinalement Emmeline, entraînée par la force même de la vérité.

Elle tâcha bien vite de rattraper cette parole, dont un geste du baron lui fit comprendre l'importance.

— Je me trompe, reprit-elle en ajustant le mantelet sur ses épaules. J'oubliais...

Mais le baron, par un brusque mouvement, le lui enleva.

— Ce n'est pas à vous, dit-il d'une voix altérée. Vous avez raison.

Et il s'élança vers la porte du cabinet de travail.

Derrière la porte, la baronne écoutait avidement. Elle faillit s'évanouir d'effroi lorsqu'elle entendit son mari se diriger vers elle. Une dernière espérance la soutint ; quand le baron s'avança, elle lui saisit les mains par un geste passionné et lui dit :

M. de Boisricheux n'est pas chez lui ! Je vous jure que M. de Boisricheux n'est pas chez lui.

— Croyez-vous donc par ces mots vous disculper d'y être ? répliqua froidement le baron.

Il entra dans la chambre à coucher du vicomte et en sortit aussitôt, la voyant vide.

Puis revenant vers Christine tout atterré :

— Vous partirez demain, lui dit-il d'un ton bref. Vous retournerez chez vos parents. C'est votre faute. Je vous avais recommandé de ne pas vous compromettre. Ce n'était pas trop exiger d'une personne que j'ai tirée du néant. Allons, remettez-vous. Qu'est-ce donc que cette jeune femme ? Tout cela est étrange. Venez Et faites au moins une bonne contenance, puisqu'il y a un témoin.

Il la prit par la main et la ramena au salon.

— Vous devez m'en vouloir, ma chère amie, ajouta-t-il, en changeant de ton, dès qu'ils furent en présence d'Emmeline. Je vous avais promis de vous précéder ici, d'apprendre à M. de Boisricheux que vous êtes dame patronnesse d'un bal au profit de notre colonie autrichienne, et que vos devoirs vous obligeraient à venir faire appel à sa générosité. Mais un accident m'a retardé. Mille pardons de vous avoir fait attendre !

(A suivre.)